

DAPHNÉ TAMAGE

# À la recherche d'Alfred Hayes



MAURICE NADEAU

Apolline Avenarius sort d'études de cinéma avec un but précis, devenir un auteur célèbre. Pour cela, elle mise tout sur une seule idée : partir à la recherche d'Alfred Hayes, poète, romancier et scénariste de l'âge d'or Hollywoodien qu'elle estime injustement oublié. Pour mettre son plan à exécution, elle embarque Pierrot, un prof de fac qui rêve de la mettre dans son lit, et Hank, un écrivain flamand qui vit ses dernières heures. Mais on ne déterre pas les morts si facilement...

D'un quartier chic de Rome aux collines en flammes de Los Angeles, *À la Recherche d'Alfred Hayes* entraîne le lecteur dans la course démesurée de la narratrice vers l'objet de son obsession. Qui est vraiment Alfred Hayes ? Un personnage de chair, ou une projection fantasmée ? Qui espère-t-elle trouver, alors que tout brûle autour d'elle ? Un sauveur, ou elle-même ?



*Daphné Tamage est née à Bruxelles en 1992. Après avoir étudié la réalisation et le scénario à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD), elle entre à l'Atelier des Écritures contemporaines de La Cambre. Passionnée de jazz et de littérature américaine, elle a posé ses valises à Big Sur, Veracruz, Rome et dans le Bairro Alto de Lisbonne, où elle vit actuellement. À la recherche d'Alfred Hayes est son premier roman.*

Illustration de couverture : Gloria Grahame dans *Human desire* de Fritz Lang, adapté de *La Bête humaine* d'Émile Zola par Alfred Hayes. Photo de l'auteur : © Barbara Salomé Felgenhauer.




9 782862 313191

978-2-86231-319-1 19 €

À la recherche  
d'Alfred Hayes

© 2022 Les Lettres Nouvelles – Maurice Nadeau

ISBN : 978-2-86231-319-1  
5 rue Malebranche - 75005 Paris  
editions.mauricenadeau@orange.fr  
www.maurice-nadeau.net

 Éditions Maurice Nadeau - Les Lettres Nouvelles

Daphné Tamage

# À la recherche d'Alfred Hayes

Roman

Les Lettres Nouvelles

MAURICE  
  
NADEAU



*À Béatrice Commengé,  
grande sœur millérienne*





*Parce qu'elle voulait tout, il lui semblait  
qu'elle n'avait rien.*

Alfred Hayes, *In Love*



## LOS ANGELES

Je m'étais installée contre la balustrade grillagée de l'Angels Flight en attendant qu'un gros trolley rouge se pointe. On faisait se retrancher la population riche de Bel-Air et de Mandelville Canyon vers le Pacifique à cause des feux de forêt. Les riches d'abord : Schwarzzy avait dû quitter sa villa emmitoufflé dans ses nippes de luxe pour se réfugier dans un hôtel de Pacific Palisades parce que les flammes attaquaient maintenant sa véranda. Les pompiers allaient et venaient, les hélicoptères sifflaient pendant que j'attendais le trolley au Terminal Building sur Hill Street.

Quelques minutes avant j'avais, juste comme ça, voulu en brûler une entre la troisième et Hope Street pour m'imaginer ce que c'était d'être John Fante à l'Alta Loma Hotel de Bunker Hill. Mais l'hôtel avait été démoli dans les années soixante, laissant place à un gratte-ciel brunâtre. J'ai tout craché à cause de la pollution, de la chaleur, et parce que je n'avais jamais fumé avant. C'était si dense, ce que je respirais, cet air saturé, que j'ai écrasé ma clope dans la benne et me suis dirigée vers le funiculaire, histoire d'assister de là-haut à la mise à mort de mes deux dernières années de travail.



# Partie I



## ROME

Rome devenait cher. Les économies de Phil fondaient comme les cierges à l'église San Gioacchino in Prati qui se situait juste en face de chez nous. Mes romans avaient été refusés partout. La ville n'était plus aussi charmante qu'à notre arrivée : nous comprenions que les riches étaient très riches, les pauvres très pauvres, et qu'à tout moment nous pouvions basculer dans la seconde catégorie si nous ne renoncions pas sur-le-champ aux *piccoli polpi* arrosés de vin blanc et à l'*agnello con aglio*. J'ai dit adieu à mon cappuccino quotidien au café qui faisait l'angle de la Via dei Gracchi et de la via Attilio Regolo. Philéas n'a plus touché une seule *sfogliatelle*. Nous évitions de nous regarder. S'arrêter pour parler, c'était se rendre à l'évidence : il fallait rentrer au pays. Ce sale pays tueur de rêves. Oh, il avait bien donné naissance à deux trois trucs sérieux, comme Georges Simenon ou René Magritte. Mais l'Italie avait vu défiler Auguste, César, les deux Pline, Da Vinci, Raphaël, Le Caravage, Le Bernin, Vivaldi, Casanova, Rossini, Puccini, Italo Svevo, Federico Fellini et Toto Cutugno, le chanteur. Bruxelles était insignifiante. J'avais vu le jour en des terres insipides et en moi, c'était le même chagrin, le même manque de réjouissance qu'il fallait à tout prix rehausser d'une lumière étrangère. Nos grands artistes avaient abandonné le pays pour des régions ensoleillées, et puisque j'en étais presque une, d'artiste, c'était hors de question d'y retourner. Plutôt mourir.

Mais quand Philéas est revenu les mains vides du Mercato Trionfale, j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

— Ma carte bleue n'a pas fonctionné, il a dit en fermant la porte.

Nous sommes restés comme deux abrutis étincelants : moi parce que j'avais déjà dressé la table, allumé les bougies et enfilé une robe du soir, Phil parce qu'il était l'homme du couple et s'en voulait de ne plus pouvoir assurer le loyer. Nous avons fait nos valises. Je pensais à ce qui allait me manquer. Les goélands qui gueulaient comme des vélociraptors dans la cour en se disputant des peaux de bananes et qui parfois se grignotaient la chair les uns des autres. Quand ils se posaient sur l'appui de fenêtre, à l'abri de leurs frères cannibales, on pouvait voir de longues traînées rouges zébrer leurs plumes. Je pensais aussi aux types qui essayaient de nous vendre des perches à selfie près du Castel San Angelo. Je pensais à la Via Margutta où j'avais placé l'intrigue de mon dernier roman. C'était un roman vraiment chouette. J'attendais qu'un éditeur en prenne toute la mesure et qu'enfin, à vingt-sept ans, puisque c'est l'âge que j'avais, je puisse m'éteindre sereinement parmi les vedettes du Club des 27. Comme Alain Fournier, j'avais écrit mon *Grand Maulnes* et pouvais mourir dignement au combat. Même Phil l'avait trouvé sympa, mon roman. L'histoire d'une nana partie à Rome avec son professeur de lettres et qui tombait folle amoureuse de son thérapeute haïtien, père d'un enfant handicapé. J'avais livré mon chef-d'œuvre.

Dire adieu à Rome, c'était comme saluer une très vieille dame, sachant que nous mourrions avant elle et qu'elle en verrait d'autres mourir après nous.



— Tu penses que ton père pourrait nous avancer les billets d'avion ? a demandé Phil.

Installée sur ma valise, j'ai réfléchi un instant à mon père. Il pensait que j'étais une traînée, mais aussi une fille à qui il avait payé des études, incapable de se montrer à la hauteur de son investissement. Dès que j'aurais mis les pieds au pays, papa m'enverrait chercher des aides financières, un travail, genre un vrai, répétant qu'à mon âge il était chef de famille, chercheur à l'université et guitariste semi-pro. Et que moi, après me l'être coulée douce, offert mon vagin à une palette de queues à géométrie variable et parcouru le monde cahin-caha, je ferais bien de regarder la réalité en face : j'étais née nulle part et je n'irai nulle part. Je n'étais qu'une petite prétentieuse qui pensait devenir le plus grand écrivain de son pays. Heureusement, c'était un petit pays. Si l'on soustrayait la partie néerlandophone, je n'avais plus qu'à devenir le plus grand écrivain wallon.

Mais j'avais rencontré Phil et Phil était un homme formidable. Non seulement il était beau, mais il avait le cœur tendre. Ses grands-parents étaient pieds-noirs algériens venus d'Andalousie : sa peau tannée contrastait avec mon teint spectral de fille du nord.

J'ai soupiré.

— Je n'aime pas demander d'argent à papa.

— C'est exceptionnel, Apo. Un jour tu seras célèbre et tu inviteras ton père aux plus belles réceptions. Il s'emmerdera comme un rat mort, mais tu pourras lui prouver qu'il avait bien fait d'investir en toi.

— C'est gentil ce que tu me dis.

Phil avait de très grandes mains. J'ai fini par appeler mon père. Nous avons fourré nos valises dans le taxi et regardé la ville s'éloigner.

## LE TERRAIN VAGUE

Maman évitait de m'adresser la parole. Phil et moi étions un couple sexy et digne d'intérêt tant que nous vivions sur la Piazza dei Quiriti, que je prenais des cours de yoga sur l'Aventin, que nous passions nos week-ends à Castel Gandolfo et pique-niquions dans les jardins de la Villa Borghese. Revenus à la maison, nous n'avions plus le même prestige. Ma mère avait allumé le radiateur électrique dans la roulotte qui nous était attribuée pour la nuit. L'humidité était incrustée jusque dans nos draps, nous avions froid, nos ventres émettaient des gargouillements synchrones et, dans la maison, les placards étaient vides.

Par ma simple présence, les échecs passés de ma mère lui revenaient en pleine face : elle aurait voulu poursuivre ses leçons de violoncelle et n'avait pas pu ? Ma faute. Elle aurait voulu devenir un grand poète, mais avait décidé, à la place, de pondre quatre gosses ? Ma faute. Elle aurait voulu épouser un homme riche et était tombée amoureuse de mon magouilleur de beau-père qui vivait à sa charge ? Ma faute. Elle aurait voulu être jeune et fonçait tout droit sur ses soixante ans ? Ma faute. Si seulement je n'avais pas échoué, tout cela aurait eu un sens. Ses sacrifices auraient servi la bonne cause. Elle aurait été une mère comblée : sa fille, en plus d'avoir rencontré un jeune homme de bonne famille dans un rallye ou une conférence sur l'avenir de la pasteurisation, serait

devenue l'auteur qu'elle avait renoncé à être et lui aurait ramené le prestige tant attendu. Mais sa pauvre Apolline avait rencontré un gosse issu de l'immigration, n'avait même pas été fichue d'être éditée, et maintenant ils revenaient au bercail comme des crétins de hippies, incapables de payer leur loyer.

— J'ai essayé, a murmuré Phil en fixant le plafond craquelé de la roulotte.

Je me suis blottie contre lui. Dehors, les créatures de la nuit venaient gratter le bois vermoulu de la roulotte. Ma mère avait refusé de rassembler mes petits frères dans une même chambre pour nous laisser un matelas et un vrai toit. Elle se vengeait de m'avoir fait naître pour rien. D'avoir souffert et de s'être consacrée à moi pour rien. D'avoir renoncé à tant de choses pour rien.

Oursin, le chat de ma sœur, miaulait derrière la porte. Je me suis levée pour le faire entrer. J'ai marché sur quelque chose de gluant, une limace ou une merde d'oiseau, mais j'étais trop épuisée pour rallumer la lumière. J'ai essuyé mon pied sur le vieux tapis. Je me suis couchée. Oursin a grimpé sur le lit. Il s'est mis en boule entre Phil et moi. Nous nous sommes endormis comme des naufragés sur un radeau grignoté par les vers.

Ma petite sœur Rosa peignait ses ongles de pied en noir quand nous sommes arrivés pour le petit-déjeuner. Phil tenait Oursin dans ses bras. J'ai jeté un coup d'œil au salon : des bains d'huile chauffaient la pièce, branchés à la même multiprise, elle-même reliée au compteur traficoté par mon beau-père. Ma mère est arrivée sur ses talons aiguilles, dans la

combinaison ultra-moulante qui lui servait de pyjama. Elle a salué Phil à sa manière, murmurant un « Philéas » sensuel, accompagné d'un bref coup de menton. Zéphir et Auguste s'envoyaient des cartes Pokémon à la figure.

— Salut les garçons, j'ai dit en tirant une chaise pour m'asseoir.

J'ai attrapé le pot de choco et j'ai tartiné un cul de baguette rassie. Je me sentais comme la pièce d'un puzzle qui refuse de faire entrer ses membres dans une découpe qui n'est pas la sienne. Phil a accepté le café que proposait ma mère. Il s'est installé, le chat toujours dans ses bras, derrière une peinture sur bois qui représentait un voilier surmonté d'un bandeau où l'on pouvait lire *Vaisseau Spirituel*.

— Qu'est-ce qui te fait sourire? m'a demandé Rosa en déposant ses coudes et ses deux gros seins d'adolescente sur la table.

— La scène, Rosie.

— Dans deux ans, cinq mois, quatorze jours, trois heures et dix-huit minutes je me tire d'ici.

— Rosa! a fait ma mère sans autorité depuis la cuisine.

Ma petite sœur a continué comme si de rien n'était :

— Comment tu as fait pour survivre ici, sis'? Comment tu n'es pas devenue folle, hein? Ou peut-être que si. Peut-être que tu es folle. Je vais devenir très très riche. Je serai liquidateur judiciaire. Et plus jamais je ne remettrai un pied dans cette maison.

— Liquidateur judiciaire? a répété Phil, pas encore tout à fait réveillé.